

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces et offices extraordinaires. — II M. l'abbé Georges-Adrien Lamarche. — III La véritable pratique des mille Ave. — IV C'est du bien mal acquis. — V M. l'abbé Joseph Morin. — VI Bibliographie. — VII Ordo des fidèles.

ANNONCES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 25. — On annonce le 1er vendredi du mois et l'anniversaire du couronnement de Léon XIII.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

Ca'hédrale. — *Mercredi, le 1er mars.* — A 7.30 heures, ouverture des exercices du mois de saint Joseph.

Judi, le 2 mars. — Fête de sainte Janvière : les reliques de cette sainte seront exposées tout le jour et vénérées à 7.30 du soir. J. S.

M. L'ABBE GEORGES-ADRIEN LAMARCHE

(Pour la *Semaine religieuse*)



était triste, mais, en même temps, l'âme goûtait on ne sait quelle douceur céleste ! Les parents étaient là, pleurant silencieusement sur un fils aimé que la mort allait leur ravir ; les prêtres du collège, accourus pour recueillir les derniers adieux de celui qui, pour eux, était plus qu'un ami, contenaient mal l'émotion dont leur cœur débordait. Les religieuses de la Providence, dans le chagrin de leur âme, se demandaient, surprises, comment un si bon père pouvait sitôt mourir !

Lui, cloué sur un lit de douleur, portait ses regards tranquilles, du crucifix qu'étreignaient ses mains mourantes, au prêtre dévoué qui, depuis trois heures, se tenait à son chevet. "Sera-ce encore long ?" demanda-t-il à celui-ci. Quelques instants après, voyant la mort approcher, il répète, les larmes dans la voix : "C'est fini, je me

sens mourir ! " Puis un dernier coup de la douleur, le plus terrible sans doute, le rôle de l'agonie, enfin le calme de la mort.

C'était réellement fini ! Et le 6 février, à 9.15 heures du soir, M. l'abbé Georges-Adrien Lamarche, doucement, sans effort visible, venait de remettre son âme entre les mains de Dieu...

Des fleurs nouvellement écloses et que flétrit tout à coup la tempête, s'échappe un parfum plus suave ! C'est ce que nous pouvons dire de ce jeune prêtre, ainsi moissonné au matin de sa carrière sacerdotale. Et pour que tant de vertus ne restent pas dans l'obscurité où les avait cachées celui qui les pratiqua pendant sa vie, il sera bon d'esquisser ici cette existence courte, paisible, modeste, mais si féconde en résultat de tous genres.

M. Lamarche naquit à Oakland, Californie, le 4 juillet 1866. Dès que son intelligence et son cœur purent s'ouvrir aux rayons de la vérité et aux douces effluves de la vertu, il trouva toute faite l'atmosphère d'un sanctuaire de famille chrétienne, si propre à développer et à conserver dans les âmes ces germes de piété et de religion qui donnent tant de charme à la jeunesse. Favorisé d'un extérieur aimable et plaisant, il s'annonça vite comme devant recueillir, s'il les eut ambitionnés, les suffrages de la popularité. D'autant que la nature avait mis dans son caractère ce qui peut faire d'un homme le chef et le conducteur des foules. Il était, en effet, nerveux et sanguin, actif, énergique, résistant facilement à l'effort. Ces notes, qui, laissées à elles-mêmes, tendent presque à l'irrégulier et à l'extraordinaire ; si elles sont épurées par l'épreuve et domptées par la règle, deviennent, à coup sûr, les meilleurs instruments de la vertu et de la sainteté.

M. Lamarche trouva et la règle et l'épreuve dans son cours classique, qu'il fit au collège de l'Assomption, de 1879 à 1887. La règle se présenta à lui dès son entrée au collège ; et quoiqu'il dût lui en coûter parfois, il la suivit. L'épreuve l'attendait en rhétorique. Au printemps de 1885, il fut atteint des grandes fièvres : maladie longue et pénible qui fit craindre même pour ses jours, mais qui, aux mains de Dieu, fut le creuset où s'épura un caractère si riche de ressources naturelles.

En effet, M. Lamarche revint au collège mûri, et désormais irrésistiblement vertueux. Ses supérieurs purent dès lors prévoir ce qu'il serait dans la vie. Et, quand le suffrage de ses confrères le porta au poste de préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge, il gravit pour n'en plus descendre cette hauteur, dont parle Jésus-Christ, où

il faut placer
hommes.

Serait-ce
collège, qui
dévouement
sée qu'il lui
sa vie l'assur

Quoiqu'il
larité que M.
lantes serait

avait mis en
ils étaient or
homme d'une
dans l'état ec
seignement d
Il remplit cel
qui se termin

En septem
rateur de l'A
des élèves, so
cultés, son é
publique.

Outre ces c
de ses occup
homme, il fau
découvrir, no
Lamarche, p
dirions, par
leur faire du
et de tendres
d'être bon, il
aux hommes
il se mit à la
l'amusement
gagner les. ce

Qui ne se r
la glissoire, a

il faut placer les bons exemples pour qu'ils brillent aux yeux des hommes.

Serait-ce le souvenir de ce double avantage, trouvé dans sa vie de collège, qui lui rendit si chère son Alma Mater ? Car pour elle, son dévouement ne connaissait pas de bornes. Il pleura un jour à la pensée qu'il lui faudrait s'en séparer, et regarda comme un bonheur de sa vie l'assurance qu'il y pourrait passer le reste de son existence.

Quoiqu'il en soit, ce fut dans ces dispositions de piété et de régularité que M. Lamarche termina ses études. Dire quelles ont été brillantes serait peut-être exagéré ; mais Dieu

" Qui verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève
Et dans les humbles arbrisseaux, "

avait mis en lui plusieurs talents. Considérés chacun en particulier, ils étaient ordinaires, mais tous réunis, ils devaient faire de lui un homme d'une utilité plus que moyenne. Aussi, lorsqu'il fut entré dans l'état ecclésiastique le 22 août 1887, le désigna-t-on pour l'enseignement de l'anglais, ce à quoi ses aptitudes semblaient le destiner. Il remplit cette charge avec honneur pendant toute sa cléricature, qui se termina le 5 juillet 1891, date de son ordination sacerdotale.

En septembre de cette même année, il fut en outre nommé modérateur de l'Académie Anglaise. Là, se révéla son zèle pour le progrès des élèves, son habileté à manier les caractères et à tourner les difficultés, son énergie à faire passer les mesures qu'il croyait d'utilité publique.

Outre ces deux charges qui faisaient le fond, mais non la somme de ses occupations, il en remplissait bien d'autres. Dans la vie d'un homme, il faut qu'il y ait une idée, une œuvre dominante. Pour la découvrir, nous devons étudier les inclinations de sa nature. Or, M. Lamarche, prêtre, ne s'appartenait pas ; il se sentait porté, nous dirions, par instinct, à s'oublier lui-même, à vivre pour les autres, à leur faire du bien. Son cœur ne pouvait contenir les trésors de bonté et de tendresse qu'il renfermait. C'est pourquoi, il ne lui suffisait pas d'être bon, il voulait se prouver tel. Sachant qu'on ne fait du bien aux hommes qu'en les aimant, et que l'amour se montre par des actes, il se mit à la tête de ces mille et une entreprises dont le but est l'amusement et le délassement des élèves. Il voulait, par là, se gagner les cœurs, et avec les cœurs, les âmes.

Qui ne se rappelle ces expéditions à tailler et à monter la glace de la *glissoire*, auxquelles son enthousiasme donnait toujours les pro-

portions d'une *corvée nationale* ? On ne peut pas dire pourtant qu'il trouvât là une espèce de satisfaction personnelle, car son caractère bouillant s'accommodait mal avec les agissements de ces troupes folâtres, où chacun se croit architecte né, et personne, ouvrier ni manœuvre.

Et il avait accoutumé de dire que, décembre arrivant, il ne pouvait dépasser le chapitre de la patience au livre de ses méditations.

Quand « la cour des jeux » vit surgir le superbe pavillon des pasteurs qui fait aujourd'hui la joie et l'orgueil des élèves, ce fut encore M. Lamarche qui en prit la haute direction.

Animant les travailleurs du geste et de la voix, il était toujours au plus rude de la besogne. S'il était permis de parler d'imprudences là où il y a tant de zèle et de désintéressement, nous dirions que M. Lamarche, en ces occasions, entra plus d'une fois en flagrant délit avec les règles de l'hygiène. Mais pour lui, sa devise était : « Je ne regarde ni en avant ni en arrière, je regarde en haut ! » Laissons-le donc dans ces héroïques erreurs de son grand cœur, et tandis qu'il parachève ses travaux d'hiver, allons l'attendre au printemps.

Avril, son soleil, ses pluies, ses tièdes brises ont enlevé à la terre son enveloppe de glace et de neige. La verdure et la vie pointent de toutes parts, les arbres risquent un bourgeon puis une feuille au grand soleil de midi. Mais le printemps vient après l'automne et l'hiver. Mille débris jonchent le sol. Les grands arbres ont dû payer le tribut aux violentes rafales de janvier ; plus d'une branche, morte et brisée, reste pendante au trouc qui l'a vu naître.

M. Lamarche n'était pas homme à laisser semblable spectacle aux yeux de ceux qu'il aimait tant... Donc, nouvelles expéditions, nouveaux bris de caractère. Car dans cette toilette faite à la nature printanière, après les premiers coups de main, l'ardeur se ralentissait, les instruments devenaient plus difficiles à trouver et à rassembler, et l'ouvrage ne marchait pas au gré de celui qui dirigeait.

Tout ceci absorbait une partie des récréations et des congés. Que faire de l'autre partie ? Le travailleur infatigable dut souvent se poser cette grave question, jusqu'à ce qu'enfin il la résolut, inutile d'ajouter au profit des élèves. Les livres sont fragiles, et aux mains des enfants et des jeunes gens, le pauvre papier trouve souvent à souffrir. Alors, il faut renouveler et, pour quelques mois seulement, acheter à neuf et grossir ainsi la « *note au collège*, » toujours trop considérable pour les parents. Personne, plus que M. Lamarche, débitant à la papeterie, n'était à même de juger de la situation. D'ailleurs, cet esprit

d'économie, mauvais qu'il se vit forcé de ses occupations de l'aile printanière à passer sous sa main, ou ce aux élèves par la multiplicité

Il s'installe européens, qu'il prédication, s'attachent, dans à leur commu

Le relieur i croirait-on, il une tournée f réparait du mait en place. tions subites, long, le myst un livre manq

Un tel dévou qui se l'imposait son père et se caché. Si un évoir M. Lamar avoir montré sragement, un c ordre à exécute jamais de là s lution de deve

C'était sa mé bon pasteur ra

Ces qualités directeur de la seuil du collège du foyer pater

d'économie, ce rangé qui faisait le fond de son caractère, trouvaient mauvais qu'on rejetât un article avant d'en avoir tiré tout le profit possible, ou qu'on laissât livres ou cahiers en désordre. Aussi, quand il se vit forcé, par une cécité imminente, d'abandonner une partie de ses occupations régulières, rêva-t-il un atelier de relieur. Le dortoir de l'aile primitive fut le local qu'il choisit. C'était vaste, il pourrait entasser là papiers et dictionnaires, masses informes de débris, qui sous sa main devaient revoir la vie, servir de nouveau aux propriétaires, ou ce qui était mieux pour lui, être distribués gratuitement aux élèves pauvres. Puis il serait seul et déroberait ainsi aux regards la multiplicité de ses travaux.

Il s'installe donc et fait penser à ces vieux religieux des cloîtres européens, qui, après avoir occupé une chaire d'enseignement ou de prédication, se retirent dans quelque coin obscur du monastère, et tâchent, dans les emplois les plus humbles, de se rendre encore utile à leur communauté.

Le relieur improvisé vit son établissement achalandé. Mais, le croirait-on, il n'attendait pas qu'on le vint trouver. Souvent dans une tournée furtive aux pupitres, il prenait les livres endommagés, les réparait du mieux qu'il pouvait, et, à la tournée suivante, les remettait en place. Tout d'abord, les élèves furent surpris de ces disparitions subites, et, souvent, crièrent à la rapine. Mais ce ne fut pas long, le mystère fut vite éclairci ; et, quand, en arrivant à l'étude, un livre manquait, on disait généralement : « M. Adrien est venu. »

Un tel dévouement atteignit son but, et gagna les cœurs à celui qui se l'imposait. Tous, en effet, l'aimait comme un jeune enfant aime son père et sa mère. On n'avait avec lui aucune défiance ni rien de caché. Si un élève se trouvait dans une situation difficile, il allait voir M. Lamarche. Celui-ci pleurait avec le malheureux, et, après lui avoir montré ses torts, il trouvait dans son cœur une parole d'encouragement, un conseil juste et approprié que l'élève prenait comme un ordre à exécuter. Et l'on se plaît à dire maintenant qu'on ne sortait jamais *de là* sans avoir subi un changement, sans avoir pris la résolution de devenir meilleur.

C'était sa méthode au confessionnal, où on le regardait comme le bon pasteur ramenant au bercail la brebis égarée.

Ces qualités diverses expliquent les succès qu'il obtint en étant directeur de la Congrégation des SS.-Ange. Sentinelle avancée au seuil du collège, il prenait les jeunes âmes qui arrivent toutes pures du foyer paternel, et s'efforçait de continuer ce travail de formation

qui assure au jeune homme une vie, sinon exempte de lutttes, du moins forte et courageuse dans le combat. Que de soins, que de vigilance, que d'instructions fréquentes et appropriées ne consacrait-il pas à ses chers congréganistes ! Sa parole, sans avoir l'éclat de la haute éloquence, était chaude et persuasive ; surtout, il savait frapper juste et se mettait à la portée de son auditoire.

Il aimait la parabole et la comparaison. Nommé chapelain à la Providence, il s'annonce aux vieilles infirmes comme le jardinier du bon Dieu, chargé d'extirper du champ des âmes les ronces et les mauvaises herbes : cette comparaison frappa tant les esprits que le nom lui en est resté, parmi ce peuple d'affligées !

Ses sujets favoris était la dévotion à la sainte Vierge, aux saints Anges et au Sacré-Cœur. On aimait toujours à l'entendre parler de ces sujets. Mais il ne se contentait pas de la parole ; il était toujours le premier à mettre en pratique les choses qu'il disait si bien.

Pour lui, l'exemple était le grand facteur dans la vie spirituelle au collège. Partout, il s'efforçait d'être la forme du troupeau confié à ses soins. Allait-il en classe, à l'étude, et que la surveillance ne le condamnât pas à une attention trop soutenue, on le voyait égrenant pieusement son chapelet. Assistant aux offices de l'église avec l'assiduité d'un religieux, il cherchait à mettre l'entraîn dans le chœur, en chantant lui-même les louanges du bon Dieu. Mais ce à quoi il tenait le plus, c'était le « chemin de la croix. » Son *chemin de croix* ! Il eut fallu beaucoup pour l'empêcher de le faire tous les soirs, surtout en carême, à la grande chapelle. Un jour d'hiver qu'il était indisposé et qu'on lui représentait que cet exercice serait moins fatigant pour lui, s'il le faisait dans un oratoire privé où la température était moins sévère, puis qu'il serait tout aussi bon. « Oui, dit-il, il serait tout aussi bon moins l'exemple pour les élèves. »

Dans sa vie de professeur, il se considérait donc comme l'homme du bon Dieu, chargé par lui de perfectionner ce qu'il a commencé. Il n'épargnait aucun dévouement pour cela, nous l'avons vu. Mais il ne faut pas croire qu'il n'employât pas parfois des moyens un peu sévères, pourvu que le bien fut procuré. Quelqu'un manquait-il à la charité en sa présence, il ne se gênait guère de la reprendre et de lui faire réparer sa faute, séance tenante. Distingué lui-même dans ses manières, clair et précis dans son langage, il aimait que les élèves fussent de même. Sa charge de débitant à la papeterie, lui fournait l'occasion de donner maintes leçons sur ce point. Lui demandait-on un *cornet d'encre*, une *main de papier fool scap*, du *blotting*, d'un

visage imp
nous ne ter

Il était d
qu'il se pré
de préférer
écrite après
son arrivé
piété, son
malades, ve
frances.

Sa charit
auprès des
de moyens,
du devoir.
sées de la
passer une
une grande
et raviva la
cœur de Jé

Nous le
intérieur. S
un compagi
même en be
vive et pers
mieux se ta

Malgré s
ment était
prêtres. « I
séparés les
confrères. »

Il était pi
se fut impo
ponctualité.
se montrait
la gravité et
des séminar
bre 1898. Il
soin qu'il pr
prêtre vérita
de respect p

visage impassible et sérieux il se contentait de répondre : " Monsieur, nous ne tenons pas de ces choses-là ici. "

Il était donc le guide né et le formateur de la jeunesse ! Et quoi qu'il se prêtât volontiers à tous les âges de la vie, il revenait toujours de préférence aux petits enfants. C'est ce qui ressort d'une lettre écrite après sa mort par une religieuse de la Providence. "... Dès son arrivée ici comme chapelain, nous avons remarqué sa grande piété, son zèle, sa régularité. Il aimait tendrement les pauvres et les malades, venait les visiter souvent, les encourager dans leurs souffrances.

Sa charité pour les vieillards était remarquable. Mais c'est surtout auprès des orphelines qu'il déploya son zèle, tâchant, par toutes sortes de moyens, de leur faire plaisir, de les porter à la vertu et à l'amour du devoir. Il avait un amour de prédilection pour les moins favorisées de la nature. Il poussait même la condescendance jusqu'à passer une partie de ses récréations au milieu d'elles. Il leur inspira une grande dévotion à la sainte Vierge par la récitation du rosaire, et raviva la dévotion au Sacré-Cœur, en établissant le " Trésor du cœur de Jésus ".....

Nous le connaissons assez dans sa vie publique pour juger de son intérieur. Sa charité et sa complaisance pour ses confrères en faisaient un compagnon aimé de tous. Il ne souffrait pas que l'on parlât, même en badinant, des défauts du prochain. D'une intelligence assez vive et perspicace, il eût pu quelquefois être spirituel, mais il aimait mieux se taire qu'être *malin*.

Malgré ses occupations multiples, l'un des articles de son règlement était de passer tous les jours quelque temps à la récréation des prêtres. « Il fait bon se voir, disait-il, et après une journée de travail, séparés les uns des autres, il est juste de se prêter un peu à ses confrères. »

Il était pieux, régulier jusqu'à se faire l'esclave du devoir. Et il se fut imposé de grands sacrifices pour ne pas être en défaut avec la ponctualité. Ces qualités, jointes à son grand esprit ecclésiastique qui se montrait dans le soin minutieux à observer tout ce qui concourt à la gravité et à la décence dans le prêtre, le désignaient comme directeur des séminaristes au collège. Cette charge lui fut confiée en septembre 1898. Il s'en acquitta, comme toujours, avec conscience. Et le soin qu'il prit de ses ecclésiastiques, le leur montra vite comme le prêtre véritable, l'*Alter Christus* que nous aimons à saluer avec tant de respect partout où nous le rencontrons.

Son esprit de religion se révélait surtout à l'oraison et à la sainte messe. Abîmé dans la contemplation, il semblait insensible à tout ce qui l'environnait. A l'autel, il célébrait avec un extérieur et un ton de voix où l'on surprenait qu'il sentait et goûtait le ministère sublime qu'il accomplissait.

Et pour tout couronner, il avait mis ses vertus sous la sauvegarde de l'humilité et de la mortification.

Modeste, il l'était partout, aimant à faire sans bruit ce qu'il faisait si bien. Mais son humilité n'avait rien de calculé, c'était plutôt cette vertu aisée qui rend l'homme aimable aux yeux de Dieu et de ses semblables.

Tant que sa santé le lui permit, il observa avec rigueur les jeûnes de l'Eglise. Mais son âme avait soif de plus grandes souffrances ; il sentait le besoin de s'immoler dans son corps et dans sa chair.

L'été dernier, voyant, à ce qu'il disait, que sa vie devenait inutile, il aurait soupiré vers l'état religieux, afin de se consacrer, du moins, plus intimement au Seigneur. " C'est impossible, pourtant, dit-il à un ami, membre d'un ordre religieux. Mais je veux m'en dédommager, et il faut que vous me procuriez un cilice et une discipline ". La pieuse discrétion de cet ami se tait sur la réalisation de ce projet. Mais nous savons que, pour M. Adrien Lamarche, *parole dite* valait *chose faite* ; et nous pouvons escompter sans crainte les soupirs et les gémissements que, dans l'ombre, durent arracher à la pauvre victime ces immolations volontaires.

Il était mûr pour le ciel, et quoique " arrêté au début de son œuvre, il avait rempli une longue carrière et pouvait offrir au Seigneur des jours pleins. " Dieu le jugea ainsi. Et le 4 février il députait, auprès de ce saint prêtre, la maladie qui devait l'emporter.

Elle n'a donc duré que deux jours, mais elle fut atroce et cruelle, puisqu'il était pris du tétanos ; et elle suffit amplement à faire briller dans tout leur éclat la résignation, la douceur et la patience du pauvre malade.

Il se sentit frapper le samedi matin ; néanmoins, il fit de grands efforts pour aller donner la messe au couvent de la Providence.

Après le déjeuner, il dit à la religieuse qui servait la table : " J'ai pensé mourir au pied de l'autel. Que j'aurais été heureux d'expirer si près du bon et beau Jésus. " C'est ainsi qu'il le nommait toujours.

Il retourna au collège ; son mal empira toute la journée ; et le soir, il lui fallut revenir à l'hôpital, cette fois pour y mourir. " Je me sens bien malade, dit-il en arrivant, je ne guérirai point. " Cependant, il essaya d'être gai toute la soirée.

Le len
directeur.

fera ce qu

Après u
en Dieu, c
prit, quoi
cles et de

Toujour
il se prête
devoir lui

Les pré
breux dans
pliait de lu
aspersions
bienfait de

Au tant c
miséricorde
tuas comm
disait à ce
me plaindre
ne sont en

Lundi m
foi et humi
Onction.

Dans l'av
alors.

Ce père,
la tête en
au ciel, béni
se, » puis :

A l'arrive
peu assoupi
mère » ; et c
ment sur son

Cependant
Se rendant
vie qui s'en a
gne. Mais qu
du monumen
comme pour
celui qui peul

Le lendemain, dimanche, le 5, dès huit heures, il demanda son directeur. « Je vais me confesser pour la mort, ensuite, le bon Dieu fera ce qu'il voudra. »

Après une double confession, il s'établit dans une entière confiance en Dieu, dans un grand calme, et dans une parfaite soumission d'esprit, quoique son corps fût déjà torturé par les contractions des muscles et de la poitrine.

Toujours plein de respect et de reconnaissance pour son médecin, il se prête volontiers au traitement rigoureux que ce dernier crut devoir lui prescrire.

Les prêtres du collège s'étaient fait un devoir de l'assister nombreux dans ces moments difficiles ; au plus fort des crises, il les suppliait de lui tendre la main, cela le soulageait, disait-il, de faire des aspersions d'eau bénite, de prier pour lui, et de lui renouveler le bienfait de l'absolution.

Autant qu'il pouvait articuler, il répétait sans cesse : « Mon Jésus, miséricorde, » « Mon Dieu, pardon pour ma pauvre vie. » *In manus tuas commendo spiritum meum.* Puis, revenu de ses affaissements, il disait à ceux qui l'entouraient : « Pardonnez-moi, je ne devrais pas me plaindre ainsi, c'est à faire croire mes tourments plus grands qu'ils ne sont en réalité. »

Lundi matin, à trois heures, il reçut les derniers sacrements avec foi et humilité, suivant et répétant lui-même les prières de l'Extrême-Onction.

Dans l'avant-midi, son père arrive. Quelle scène touchante se passe alors.

Ce père, désolé, se met à genoux auprès du lit de son fils. Il courbe la tête en versant des larmes ; le malade lève les mains et les yeux au ciel, bénit son père, et lui dit : « Approchez que je vous embrasse, » puis : « Soyez sans crainte, je suis prêt à mourir. »

À l'arrivée de sa mère qui ne put se rendre que le soir, il était un peu assoupi. À son réveil, il s'écrie, comme le petit enfant : « Mère » ; et quand elle se jette dans ses bras, il la presse affectueusement sur son cœur.

Cependant la maladie allait son train et il affaiblissait sensiblement. Se rendant compte de son état, il eut sans doute un regard vers la vie qui s'en allait. Mourir quand la carrière est remplie, on s'y résigne. Mais quand Dieu brise l'ouvrier avant que la dernière pierre du monument ait été posée ; quand la croix descend à trente ans, comme pour le Fils de l'homme, c'est alors le sacrifice par excellence, celui qui peut arracher une larme au ciel même, et qui fait le martyre

non sanglant. Et il est bien permis à celui qui l'endure de sentir et répéter ce que sentit Jésus au Jardin de l'agonie : *Si possibile est, transeat a me calix iste*. Ce sentiment, M. Lamarche l'éprouva, non par faiblesse, puisqu'on ne peut parler de faiblesse quand la nature humaine, à elle seule, est incapable de supporter davantage.

C'est pourquoi, se tournant vers le prêtre qui l'assistait, il lui demanda s'il pouvait faire un vœu pour le recouvrement de sa santé. Ce dernier lui conseilla de tout remettre entre les mains du Seigneur, et il se soumit. On lui lut alors un acte de conformité à la volonté de Dieu, par saint François de Sales. Baisant cette feuille précieuse qui remettait sans doute la paix en son âme, il protesta qu'il acceptait tout. « Mon Dieu, je vous fais le sacrifice de ma vie. Marie, ma mère, ayez pitié de moi. Saints anges gardiens, priez pour moi.

Saint Adrien, et vous tous, mes saints patrons du ciel, venez à mon secours. »

Il était neuf heures et dix minutes : rassemblant ce qui lui restait de forces, il dit : « Je sens que la vie se retire. » Il prend son crucifix dans ses deux mains, l'embrasse amoureusement, il bénit encore son père et sa mère, tous les assistants : il semble s'endormir ; deux minutes après, il était mort.....

Mort pleurée de tous ceux qui l'avaient connu ! Surtout des professeurs et des élèves du collège ! Ces derniers, aux larmes qu'ils versèrent sur les dépouilles mortelles de celui qui les avait tant aimés, joignirent l'offrande de riches bouquets spirituels pour le repos de son âme. Les uns promirent une messe, d'autres, plusieurs chemins de croix, etc. Chacun voulut payer son tribut d'affection et de reconnaissance !

Mais aussi, mort précieuse aux yeux de Dieu, mort enviable, comme le disait Sa Grandeur Mgr Bruchési, accouru, avec un nombreux clergé, pour rendre un dernier hommage aux vertus de ce saint prêtre.

Ses bonnes œuvres l'ont suivi près de Dieu, mais il nous reste le souvenir de ses vertus.

Defunctus adhuc loquitur ! Oui, il parle pour nous enseigner la piété et la régularité, la modestie et la charité, qui est le lien de la perfection parmi les chrétiens et surtout parmi les prêtres !

Que Dieu donne à son âme le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix !

Ipsi Domine, et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur !

LA

EN PRI



Avec la
pieds, ô pu
avocate de
Fils qui l
l'intercessi
Bologne, c
le véritable
ainsi que
gloire de v
ingratitude
miséricord
obtenez-me
rer d'être e
grand bien

A l'imit
mère de Di
neur de son
et la rémis
passer de c

En récit
chacun d'e
du Verbe, e
Mère du Tr

LA VÉRITABLE PRATIQUE DES MILLE AVE

Telle qu'indulgençiée par la sainte Eglise

**EN PRÉPARATION A NOEL — A COMMENCER LE
30 NOVEMBRE**

EN réponse à plusieurs de nos abonnés, nous reproduisons sous ce titre un petit livret portant *l'Imprimatur* de Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe :

PRIÈRE POUR CHAQUE JOUR

Avec la plus profonde vénération, je me prosterne à vos pieds, ô puissante reine du ciel. Je vous supplie humblement, avocate des pécheurs, par le Précieux SANG de votre divin Fils qui l'a répandu pour nous, misérables pécheurs, et par l'intercession de votre bien aimée servante sainte Catherine de Bologne, qu'il vous plaise m'obtenir, durant ce saint exercice, le véritable esprit de dévotion et la grâce d'imiter vos vertus, ainsi que celle de cette grande sainte, pour l'honneur et la gloire de votre fils Jésus. Daignez oublier mes offenses et mes ingratitude; ensevelissez-les dans les profondeurs de votre miséricorde. Par l'amour que vous portez à sainte Catherine, obtenez-moi la rémission de mes péchés, afin que je puisse espérer d'être exaucé dans la prière que je vous adresse pour le plus grand bien de mon âme. Ainsi soit-il.

A l'imitation de sainte Catherine, je veux louer la sainte mère de Dieu par la récitation des prières suivantes, en l'honneur de son saint enfantement, afin que, méritant sa protection et la rémission de mes péchés, je puisse à l'heure de ma mort, passer de cette vie aux éternelles délices du ciel.

1ÈRE DIZAINE

En récitant les dix *Ave Maria* et l'éjaculation qui doit suivre chacun d'eux, considérez l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe, et la grande dignité de la très sainte Vierge devenue Mère du Très-Haut.

Dix *Ave Maria*

APRÈS CHAQUE *Ave*, AJOUTEZ :

O Marie, bénie soit l'heure en laquelle vous devintes mère du fils unique de Dieu : Jésus !

2^{me} DIZAINE

Méditez sur l'humilité du Roi du ciel qui voulut naître dans une misérable mesure, et sur la joie de Marie en contemplant le Fils bien aimé du Père céleste devenu son propre fils.

DIX *Ave*. DIX *O Marie*

3^{me} DIZAINE

Contemplez le soin et la diligence de la très sainte Vierge à s'acquitter du double devoir de Marie et de Marthe : de Marie en contemplant son Fils Dieu rédempteur ; de Marthe, en prodiguant à ce fils bien aimé tous les soins extérieurs nécessaires à son enfance.

DIX *Ave*. DIX *O Marie*.

4^{me} DIZAINE

Réfléchissez sur le profond respect avec lequel Marie pressait Jésus sur son cœur, le serrait dans ses bras, l'embrassait, et pourvoyait à tous ses besoins, tout en l'adorant comme son Dieu et le nôtre fait homme pour notre amour.

DIX *Ave*. DIX *O Marie*

Après cette 4^{me} dizaine, ajoutez ce qui suit :

Loué soit Dieu de ce que, à l'imitation de sainte Catherine, j'ai pu commencer * ce pieux exercice.

Il ne me reste plus qu'à conjurer la reine des anges de m'accorder, en retour des pieux hommages que je viens de lui rendre, les deux grâces suivantes : 1^o que je me repente sincèrement de mes péchés ; 2^o qu'à ma mort j'obtienne le salut éternel de mon âme. A cet effet, je me plais à dire, toujours à l'imitation de sainte Catherine :

« Tournez donc vers nous, ô Marie, vos yeux si pleins de

* Les jours qui suivent, on dit : j'ai pu continuer ; et le dernier : je puis finir.

« miséric
« béni de v
Dites e
terminer
V. Pern
R. Don

O Dieu,
sein de la
vous en su
que nous c
O Seign
afin que, q
dra avec se
préparée, l
des siècles.

Pour gag
au moins le

(Traduit de
sa Sainteté Lé

Les perso
la courte pr
Bénie soi
Dieu naquit
de l'hiver, à
prières et e
notre Sauvet
soit-il.

L'on croit
fois par jour,
demande.

(Traduit de
approuvé par l'a

« miséricorde, et, après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit
« béni de votre sein, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie. »

Dites ensuite les LITANIES DE LA SAINTE VIERGE, que vous
terminerez ainsi qu'il suit :

V. Permettez-nous de chanter vos louanges, Vierge sainte.

R Donnez-nous la force contre vos ennemis.

Oraison

O Dieu, qui, à la parole de l'ange, avez pris un corps dans le
sein de la bienheureuse Vierge Marie, accordez-nous, nous
vous en supplions, d'être secourus par l'intercession de celle
que nous croyons vraiment mère de Dieu.

O Seigneur, purifiez nos consciences par votre sainte grâce,
afin que, quand votre fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vien-
dra avec ses saints, il puisse trouver en nous une demeure bien
préparée, lui qui vit et règne avec vous dans tous les siècles
des siècles. Ainsi soit-il.

100 jours d'ind. chaque fois (14 Nov. 1815).

*Pour gagner ces indulgences, il faut avoir pratiqué cette dévotion
au moins les vingt derniers jours qui précèdent NOËL.*

Ind. plénière le dernier jour.

(Traduit de l'anglais : « The New Raccolta, » publié en 1887 par ordre de
sa Sainteté Léon XIII).

AUTRE PRIÈRE

Les personnes très occupées pourraient adopter de préférence
la courte prière suivante pour leur préparation à Noël :

Bénie soit l'heure — minuit — en laquelle le Fils unique de
Dieu naquit de la très pure Vierge Marie, au milieu des rigueurs
de l'hiver, à Bethléem ! A cette heure, daignez entendre mes
prières et exaucer mes désirs, ô mon Dieu, par les mérites de
notre Sauveur Jésus-Christ et de sa bienheureuse mère. Ainsi
soit-il.

*On croit pieusement que quiconque récite cette prière quinze
fois par jour, depuis le 30 novembre jusqu'à Noël, obtient ce qu'il
demande.*

(Traduit de l'anglais : « The Little Treasury of Leaflets, » ouvrage
approuvé par l'archevêque de Dublin).

Imprimatur,

† L.-Z., EV., DE SAINT-HYACINTHE.

C'EST DU BIEN MAL ACQUIS !



U village où j'ai vu le jour, il y avait deux maisons toutes voisines, mais qui ne se ressemblaient pas du tout.

L'une, vaste, élevée, affectait des airs de château sans pouvoir se débarrasser pourtant de sa réelle apparence de caserne.

Sur le devant, une immense ferme, la plus belle de la région ; sur le côté, une fabrique de sucre de grand rapport.

Le tout était la propriété d'un gros richard.

Je me rappelle encore ses deux fils, sa fille, qui nous lançaient de leur voiture des pièces de dix sous, lorsqu'ils arrivaient en vacances, chaque année, les uns de leur lycée et la petite du couvent.

Nous étions gamins, nous autres ; et, tout en ramassant gaiement les piécettes blanches, nous disions pourtant : « Ah ! les crasseux ! Ils ne jettent que des pièces de dix sous, quand ils ont des millions !... » Ce qui prouve, en passant, que la fortune n'attire pas toujours l'estime, même d'un gamin.

* *

L'autre maison était toute petite... tellement qu'on ne la voyait presque pas... à côté de sa voisine. Et même, s'il n'y avait pas eu une grangette pour la faire ressortir un peu, on ne l'aurait pas vu du tout, la pauvre maisonnette.

C'était tout l'avoir de Jean D..., un simple manœuvre ; brave cœur, droit, franc, loyal, et d'une religion sérieuse. A la messe, chaque dimanche, il faisait l'édification de toute la paroisse par sa tenue pleine de piété.

Sa femme était vraiment une sainte.

Et les sept garçons, donc ! Ah ! quels bons camarades !... Quelles joyeuses parties nous avons faites ensemble !...

Pour sûr, l'ouvrier et sa famille me tenaient plus au cœur que le voisin... le gros richard.

* *

Souvent (à peu près une fois par semaine) nous interrompions tout à coup notre partie : M. le Curé, un bon vieillard

de quatre nous allions

Un de sorti, l'air maison du bouche :

« La ma Les malhe en faisant êtes jeune, famille ! »

Et, s'éloie vaille le d tient à Dieu acquis : Bi

..... Et moi, j Je ne vis ric les ailes la désormais d m'en approc les yeux ma moi le regai

Maintenan j'ai vu !

Oui, j'ai v

..... Le richa enfants sont

L'un est e grande ville

le désastre fo vieille aujour

mari, mais de rien... rien

n'a pas été ve Le petit ouv

de quatre-vingts ans, entrant dans la cour de l'ouvrier, et, vite, nous allions le saluer de tout près.

Un de ces jours-là (oh ! je me le rappelle bien), M. le Curé sortit, l'air grave. Tout à coup il étendit la main vers la maison du riche, et nous entendîmes ces paroles sortir de sa bouche :

« La malédiction du bon Dieu plane sur cette maison !... Les malheureux ! ils ont perdu ma paroisse en travaillant et en faisant travailler le dimanche !... Jean, mon garçon, vous êtes jeune, vous ; je vous le dis, vous verrez la ruine de cette famille ! »

Et, s'éloignant, le vieux curé disait encore : « Celui qui travaille le dimanche vole le bien de Dieu ; le dimanche appartient à Dieu ; ce qu'on gagne ce jour-là, c'est du bien mal acquis : Bien mal acquis ne profite jamais ! »

Et moi, je regardais au-dessus de la grosse maison du riche ! Je ne vis rien d'extraordinaire... pas une malédiction planant, les ailes largement déployées ; mais, n'importe, j'eus peur désormais de cette maison-là ; dans mes jeux, je n'osais plus m'en approcher, et, chaque fois que je passais devant, je levais les yeux malgré moi, craignant toujours de rencontrer fixé sur moi le regard foudroyant de la malédiction !!!

* * *

Maintenant le temps a passé. J'ai vieilli... j'ai compris... et j'ai vu !

Oui, j'ai vu la malédiction prédite par M. le Curé.

Le riche est mort en pleine prospérité, lui... mais ses enfants sont aujourd'hui ruinés.

L'un est employé dans un magasin de chaussures en une grande ville du centre ; l'autre est mort fou... fou d'avoir vu le désastre fondre sur sa famille ; la petite fille du temps passé, vieille aujourd'hui, a gardé quelque chose de la fortune de son mari, mais des immenses richesses paternelles, il ne reste plus rien... rien qu'une concession à perpétuité au cimetière qui n'a pas été vendue !

Le petit ouvrier vit dans une honnête aisance ; il est l'associé

d'une compagnie qui a repris la fabrique voisine ; on n'y travaille pas le dimanche. Quand je revois ses fils, nous causons de nos jeux d'enfance ; nous reparlons du curé, son geste de malédiction nous fait encore frémir, et le père Jean nous redit tout haut :

« C'est vrai, mes enfants, ne travaillez jamais le dimanche ; c'est du travail maudit ; le gain de ce jour-là, c'est du bien mal acquis, et . . . bien mal acquis ne profite jamais ! »

(Bulletin du Nord).

M. L'ABBE JOSEPH MORIN

LE service anniversaire de feu M. l'abbé Joseph Morin aura lieu à Saint-Jacques-le-Mineur, mercredi, le premier mars prochain.

Bibliographie

LE COURRIER DU LIVRE. Nous accusons réception de la livraison de février et mars du *Courrier du Livre*, une revue mensuelle d'Histoire, d'Archéologie, de Bibliographie, de Numismatique, de Philatélie et de Généalogie. Le *Courrier du Livre* est publié en français et en anglais, et renferme 32 pages et plus par livraison, avec portraits, gravures, fac-simile, etc.

L'abonnement est de \$2.00 par année.

On peut se procurer un numéro-spécimen en s'adressant au Directeur, M. RAOUL RENAULT, Québec. Prix de cette livraison : 25 cts. En vente dans les principaux dépôts de journaux.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 25 février. — Office du 2^e dim. du Carême, *semi-double* (privilegié contre les fêtes de 2^e cl.) ; 2^e orais. *A cunctis*, 3^e *Omnipotens* ; préface du Carême. — I Vêpres de la fête de la sainte Lance et des saints Clous (du vendredi précédent), *double majeur* ; mém. du dim. (*Visionem*).

J. S.

ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul, Montréal.